

Voyez, Messieurs, comme l'air de la nature.
 Lui donne l'impulsion,
 Qui fait notre admiration.

Que les bords de cette eau sont d'un effet sensible !

.....
 Il allait ainsi jusqu'à Berne ; qu'on nous permette de nous arrêter auparavant.

Et pourtant, ne pouvons-nous, avant de redevenir sérieux, rappeler un dernier souvenir ? citer encore une dernière chanson, et donner ici, ne pouvant le faire plus tard, la romance de la fin, les couplets moitié gais, moitié mélancoliques, chantés par Morel, en automne, à la Maison Grise, quand tout le monde rentrait à la ville, et qu'un orage commençait à gronder dans le ciel de Cailhava ?

Malgré sa verve railleuse et ses goguenardes allures, Morel, comme tous les poètes, avait-il lu dans l'avenir, et deviné que, ses couplets chantés, les convives dispersés, on ne chanterait plus et on ne dînerait plus sur le coteau de Sainte-Foy, ou que du moins, Cailhava brisé ne recevrait plus chez lui les Intelligents ?

On le croirait aux efforts qu'il fait pour être humoristique et jovial ; tâche vaine ! c'est la note triste qui prend le dessus.

Voici ces vers qui clôturèrent la période heureuse de la vie de Cailhava.

ADIEUX A LA CAMPAGNE
 DE L'AMI CAILHAVA.
 air : *Bon voyage !*

Bel ombrage,
 Séjour gracieux
 L'hiver approche, ah ! pour moi quel dommage !